

1954

## un crash au Venezuela, au début des années cinquante ?

LDLN, N° 335, SEP-OCT 1995

J.R.

Voici un très curieux témoignage, recueilli il y a vingt ans déjà par deux enquêteurs (JR et son collègue) qui n'ont pas ménagé leurs efforts: ils se sont en effet rendus en Espagne, puis en Suisse, pour les besoins de l'enquête.

Ce récit est tellement étonnant (pour ne pas dire invraisemblable), qu'on sera peu enclin, bien sûr, à croire l'unique témoin sur parole. Pourtant, une chose est sûre: les quatre personnes (un officier et trois enseignants) qui, d'une manière ou d'une autre, ont pris part à l'enquête, de 1954 à 1976, ont accordé un certain crédit au récit du témoin. La preuve en est, qu'au tout dernier moment, nous avons dû, à leur demande, supprimer certaines indications et certains noms propres, afin de garantir l'anonymat de tous les protagonistes.

Un détail, parmi d'autres, pourra paraître invraisemblable: c'est la restitution par le Viêt-Minh du transfuge. Or une vérification de dernière minute (février 1996), expliquant les circonstances de l'événement, le rend plausible.

En 1973 ou 1974, un officier en poste dans une ville du Midi, et qui avait tenu à garder l'anonymat, remettait à un enseignant dont nous tairons également le nom, la copie d'un rapport de gendarmerie relatant le récit d'un engagé de nationalité espagnole dans la Légion Etrangère durant la dernière année de la guerre d'Indochine, en 1954. Voici le résumé de ce récit, que l'on pourrait presque qualifier de picaresque. La publication de ce récit a été volontairement longtemps différée, eu égard à la volonté du témoin, que nous n'avons contacté qu'en 1975 ou 1976.

J.P. est originaire d'O. , ville espagnole de Galice, non loin de la frontière portugaise, où l'exerçait la profession de pâtissier et éventuellement de... maçon. Son niveau d'études est équivalent au certificat d'études. Mais ni la pâtisserie ni la maçonnerie ne sauraient convenir à un jeune homme imaginatif, comme nous l'apprendrons plus tard personnellement. Il apprend l'existence d'un cousin, pâtissier lui aussi, installé à Caracas. Avec quelques amis, comme lui épris d'aventure, il s'embarque de Cadix pour Caracas. Mais, en vue des côtes vénézuéliennes, le bateau fait naufrage lors d'une terrible tempête. Notre aventurier rejoint la côte, déserte en cet endroit. Ses compagnons se

sont noyés. Sans papiers, il fait du stop, et arrive à Caracas, chez son cousin, qui lui procurera nouveaux papiers et travail: il est devenu boulanger-pâtissier. Dans ses heures libres, le soir, il fréquente bars et lieux où se réunissent émigrés et autres chercheurs d'aventure. C'est dans un de ces endroits qu'il entend parler d'une mystérieuse région où, prétend-on, on n'a qu'à se baisser pour ramasser des cailloux précieux et exploiter de fabuleux filons d'or. Le mythe de l'Eldorado n'est pas mort, et il y a encore de nombreux Candides pour y croire. On va donc monter une expédition pour s'enfoncer dans la forêt amazonienne, encore peu connue et hostile. Ce qui exige de faire des économies pour acheter armes, provisions de bouche, matériel de camping, et payer le billet de l'avion qui déposera la petite troupe, composée de cinq ou six hommes de confiance, à quelque cinq cents kilomètres au sud-ouest de Caracas. De là, on se procurera les chevaux indispensables au transport de tout matériel.

La grande aventure commence. On s'enfoncé de plus en plus dans la touffeur de la forêt dense, on avance en s'y frayant un chemin à la "machete". Mais de trésor, point. L'espoir demeure, malgré la chaleur, les serpents, les moustiques, les fièvres. Quelques hommes et

chevaux sont déjà morts. Les hommes doivent eux-mêmes porter le matériel. Le moral n'est plus au beau fixe, et toujours pas la moindre pierre précieuse ou la moindre pépite pour redonner du cœur au ventre. On commence à se demander si ce qui était tenu pour certain n'est pas que songes creux et billevesées. Des querelles éclatent. On n'est bientôt plus que deux. On a abandonné une grande partie du matériel. Les montures sont mortes, à l'exception d'un cheval. On partage alors en deux ce qui reste de vivres, d'armes et d'argent. JP persiste dans l'entreprise. Son dernier compagnon a pris le chemin du retour. De plat qu'il était, le chemin monte de plus en plus. La forêt commence à se clairsemmer, et il fait moins chaud. JP retrouve une certaine énergie, continue à grimper, jusqu'à échapper, enfin, à la moiteur verte. Au loin, un volcan, et sur le flanc du volcan, quelque chose qui brille... Pour JP, malgré le proverbe, ce ne peut être que de l'or. Deux, trois, quatre jours de marche (JP ne se souvient plus), et apparaît la chose qui va bouleverser toute sa vie: un objet circulaire, de huit à dix mètres de diamètre, surmonté d'une coupole d'un mètre cinquante ou deux mètres. JP ne peut préciser davantage, d'autant qu'il serait peut-être imprudent de trop s'approcher...

L'objet émet un son, une sorte de "bip-bip", comme du Morse, dira plus tard JP, qui décide de camper à proximité de la chose pour voir ce qui va se passer. JP pense d'abord à quelque appareil (terrestre) d'un nouveau genre, victime d'une panne et qui émet des signaux radio pour appeler à l'aide. Mais rien ne vient. D'ailleurs, les "bip-bip" se font de plus en plus faibles pour, un jour, cesser. C'est alors que JP se hasarde à s'approcher (il avait établi son campement à une trentaine de mètres de l'objet). Timidement, il en touche, de son fusil, le bord; le fusil est attiré comme par un aimant. Frayeur de JP.

L'objet est légèrement incliné, suivant la pente de la montagne, mais repose sur trois supports. JP s'enhardit à examiner l'appareil. Stupeur: sous le disque apparaît une ouverture, quelques marches d'une "échelle", une sorte d'escabeau, et, au bas de l'escabeau, étendu à terre, un petit être. Sur le point de défaillir, JP rejoint son campement, en proie à la terreur. Il est espagnol, et catholique. Il ne peut s'agir, pour lui, que d'une manifestation diabolique. Mais le Diable peut-il mourir? Question que se posera peut-être notre héros, puisque, la peur dominée, il retournera le lendemain examiner de

plus près le cadavre. La curiosité l'a emporté.

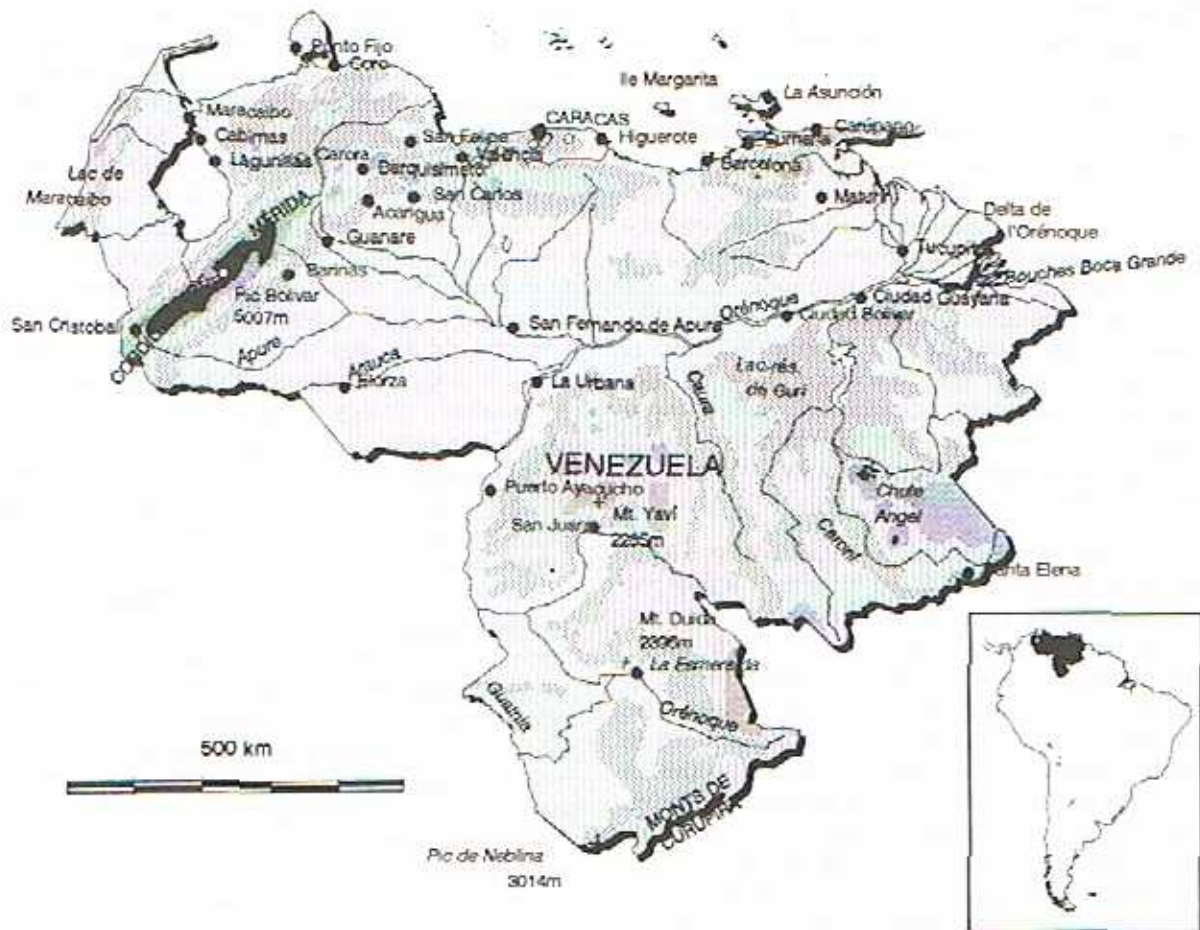
L'être a un mètre dix ou un mètre vingt de long (il est à terre). Sa tête est grosse par rapport au corps. Les bras sont plus longs que des bras humains. Les mains ont peut-être six doigts (JP ne se souvient plus bien), et peut-être sont-ils aussi griffus (mais l'inconscient attribue des griffes au Diable). JP ne se rappelle plus comment étaient les jambes (les pattes?) de l'être. Par contre, il se souvient fort bien que sa "combinaison" était déchirée, et laissait voir des testicules anormalement longs, tombant pratiquement au niveau des "genoux". Quant au visage, il est plutôt triangulaire. Le menton est pointu, les lèvres minces, le nez presque inexistant: deux vagues narines. Les yeux sont recouverts d'un masque, qui jouera un rôle-clé dans l'histoire. JP enlève ce masque, qu'il tient déjà pour pièce à conviction de sa découverte. Les yeux sont grands, en amande, étirés vers les tempes. (La chevelure n'est pas mentionnée). La peau est décrite comme tirant sur le jaune.

JP est perplexe. Cet être est-il de ce monde, ou d'un autre, c'est-à-dire d'un monde surnaturel? JP en effet ne songe nullement à l'hypothèse extraterrestre (c'est du moins ce qu'il affirme). Aussi JP, aussi bien par respect pour les morts que par prudence, enterre-t-il l'inclassable non loin de l'objet, sans oublier de planter une croix sommaire sur la minuscule tombe...

JP décide de rester encore quelque temps auprès de sa découverte, qui vaut sans doute tout l'or du monde (il s'en rendra compte plus tard...). D'abord, il essaye le masque. De jour, tout se trouble. La nuit, miracle: le masque lui révèle l'infini des étoiles, l'insondable des galaxies. Ce masque sera sa pièce à conviction, pense JP, qui commence à croire qu'il pourra, peut-être, tirer profit de sa découverte.

Les "bip-bip" de l'appareil vont décroissant pour, un jour, laisser place au silence. JP se hasarde alors à examiner de plus près le disque. Le bord le plus accessible est celui qui avoisine le plus le flanc du volcan. C'est par là qu'il monte, avec l'idée de faire le tour de l'objet, qui semble fait d'un métal proche de l'aluminium. Ce métal, il va essayer, en vain de le rayer.

La coupole l'intrigue. Y a-t-il un hublot, une ouverture, dans la masse métallique? Il découvre en effet une sorte de "plexiglas", et derrière, trois petits êtres, morts, en tous points



semblables au premier. Ils sont devant un tableau de pilotage, avec des cadrans, des manettes... (JP, qui n'est pas technicien, n'en donne qu'une description sommaire.)

Les trois êtres portent eux aussi le masque. JP voudrait bien s'en emparer. Aussi essaie-t-il de briser le "plexiglas" avec la crosse de son fusil, dont il s'est muni par précaution. Mais ses efforts restent infructueux: la matière transparente ne subit aucun dommage.

Sans doute est-il possible d'entrer par le "sas" auquel la petite échelle donne accès. L'opération est remise à plus tard. En effet, JP persiste à croire que les "bip-bip" ont été entendus, et que l'on va venir dépanner l'appareil en détresse. Mais il ne se passera rien.

Un jour, JP décide de "voir à l'intérieur". Il atteint l'échelle. Le "sas" est toujours ouvert, mais JP va le bloquer à l'aide d'un solide rondin, car il n'a pas du tout envie de rester prisonnier à l'intérieur de cet étrange appareil qui ne lui inspire guère confiance. Il est obligé de se courber

quand il atteint une sorte de "chemin de ronde" qui semble être intégré à la coupole, mais il ne repère pas d'ouverture qui aurait pu lui donner accès à la cabine de pilotage. Par contre, le "plancher" est fait d'une matière transparente, sous laquelle il distingue (à l'aide de sa torche électrique) comme des ossements (détail qu'il révélera oralement, beaucoup plus tard, et qui ne figure pas dans le rapport. Il parlera alors d'une sorte de "cimetière"). Il ne sait pas à qui peuvent appartenir ces ossements: à des humains "cueillis", ou bien alors à des membres de l'équipage, morts en cours de route ?

Il ne s'attarde pas trop. Il estime en savoir assez au sujet de la chose, sans pour autant être renseigné sur sa provenance. Il ignore alors tout de la question des "soucoupes volantes".

Sa décision est donc prise, de quitter les lieux. De son aventure peu banale, il conserve au moins le masque. Rejoindre Caracas présente les mêmes difficultés qu'à l'aller, mais au moins les connaît-il...

Epuisé, il arrive enfin, reprend peu à peu son travail, retrouve un ou deux de ses anciens compagnons, mais hésite encore à parler de sa découverte...

Souvent, il fréquente les bars, nombreux à Caracas, et y côtoie une faune pittoresque, riche d'aventures et d'expériences diverses. Il va donc raconter la sienne. On écoute, intéressé mais sceptique. Il aimerait bien monter une expédition, mais les fonds manquent et, dans les bars, l'argent liquide est fait pour être bu. L'armée vénézuélienne serait peut-être intéressée, mais il faudrait de solides relations et une grande force de persuasion pour décider l'armée à partir à la recherche d'un mystérieux objet qui n'existe peut-être que dans le cerveau d'un possible mythomane lecteur de romans de science-fiction.

Un soir, JP parle du masque, preuve de la véracité de ses dires. C'est alors qu'il s'aperçoit de la présence dans le bar d'un homme grand, blond, un "gringo" qui ne peut être qu'un Américain. Or, qui dit Américain, dans un bar de Caracas, dit obligatoirement CIA ! Cette impression est renforcée par l'attention toute parti-culière que semble porter l'étranger à l'histoire du masque que JP a en sa possession, caché dans sa chambre. Coïncidence ou non, le fait est que, deux jours après, au retour d'une tournée nocturne, JP trouve sa chambre bouleversée, passée au peigne fin. Point d'argent volé, mais le masque a disparu...

Désormais, JP est convaincu de l'importance de sa découverte, puisque, il n'en doute pas, la CIA est sur l'affaire. Malheureusement, le masque ayant disparu, il ne lui reste que sa bonne foi pour combattre le scepticisme de ses interlocuteurs et chercher à obtenir l'argent nécessaire pour retourner sur les lieux de l'atterrissage de ce qui pourrait bien être un engin extraterrestre, car on commence à en parler, et les descriptions des témoins corroborent celle que JP a pu faire de "sa" soucoupe. Mais ses efforts demeurent vains. Qui oserait investir de fortes sommes d'argent dans un projet aussi hasardeux ? Aussi JP décide-t-il de retourner en Europe...

Il débarque à Cadix où, dit-il, il perd ses papiers d'identité. Il est mis quelque temps en prison, mais réussit à prévenir un de ses anciens camarades d'école primaire, le Père X, curé d'un petit village près d'O. . C'est sur intervention de l'évêque d'O. qu'il sera libéré.

De retour à O. , il logera chez sa soeur M., car la ferme paternelle a dû être vendue, pour des raisons tant familiales que financières. De nouveau, il va chercher à convaincre sa famille d'abord, l'armée ensuite, de la véracité de sa découverte. Mais l'histoire du masque disparu laisse tout le monde sceptique. JP enrage. Peu à peu, sa vie va devenir un cauchemar ("una pesadilla"), puisque personne ne le prend au sérieux. Nouvelle décision: partir en France où, croit-il naïvement, on accordera plus de crédit au récit de son aventure. C'est à Nantes qu'il se rend, car il a entendu dire qu'on recherchait du personnel pour les chantiers navals. Inlassablement, il recommence son récit, mais on le prend pour légèrement dérangé, et son impression de malaise ne fait que s'accroître. Pourtant, il ne désespère pas: l'armée française sera sans doute plus compréhensive.

Notre héros n'hésite pas: il s'engage dans l'armée française, sans difficulté, et est embarqué pour le Vietnam. Il croit tenir sa chance, pense qu'un officier l'écouterait d'une oreille bienveillante, et qu'enfin il pourra monnayer sa découverte (JP n'est pas absolument désintéressé...). Il espère surtout être reconnu comme sain d'esprit. Malheureusement, il n'obtient pas plus d'écho favorable auprès des autorités militaires d'Indochine qu'auprès de tous ceux à qui il a confié sa découverte. Il décide donc, sur un coup de tête, de se faire capturer par le Viêt-Minh. Mais les partisans du marxisme, pourtant réputé "scientifique", ne poussent pas l'ouverture d'esprit jusqu'à admettre la possibilité d'une quelconque vie extraterrestre. Aussi se débarrassent-ils au plus vite de "l'illuminé", en le renvoyant d'où il vient.

De nouveau, JP va parler de sa soucoupe, encore et encore, jusqu'à ce que son capitaine, qui n'a rien à lui reprocher (officiellement, il s'est évadé du camp Viêt-Minh) l'écoute d'une oreille plus attentive, et fasse coucher par écrit le récit de son aventure. Pour cela, il demande à deux gendarmes d'origine espagnole d'"interviewer" JP dans sa langue maternelle, afin d'éviter tout risque d'erreur. Le texte sera ensuite traduit en français, et le capitaine le conservera sans le divulguer à qui que ce soit, jusqu'au jour de la conférence de notre collègue GR, dans une ville où se trouvait, après avoir pris du galon, le ci-devant capitaine de JP.

Il ignorait, d'ailleurs, ce qu'était devenu JP, considéré comme déserteur et disparu.

En effet, rapatrié par le "Pasteur" qui faisait la navette entre la France et l'Indochine après la défaite de Dien-Bien-Phu, JP s'était littéralement évanoui à Suez: il n'avait pas rejoint le bateau au terme de l'escale.

C'est à ce point de l'histoire que la recherche de JP va commencer. Avertis par une longue lettre accompagnée du rapport confié à notre collègue G. R., nous décidâmes de nous rendre à O. pour retrouver la piste de JP. G. R. avait entre-temps écrit une lettre, par l'intermédiaire d'une de ses collègues hispanisante, à l'Evêque d'O. pour obtenir l'adresse du Père X, ancien camarade d'école de JP. Enfin nous connaissions l'adresse, évidemment très ancienne, de JP. La recherche commença en 1975, si nos souvenirs sont bons. Nous n'étions absolument pas sûrs de retrouver la trace de JP. Ce fut effectivement très difficile: la rue existait toujours, mais, apparemment, les numéros avaient changé, et à l'ancien numéro ne correspondait pas le domicile de JP ou de quelqu'un de sa famille. Nos connaissances en espagnol étant heureusement suffisantes, mon collègue eut l'idée d'interroger de vieilles gens du quartier, susceptibles d'avoir connu JP et sa famille. Après de longs et pénibles interrogatoires, un menuisier (dont la maison avait échappé à la destruction qui a fait place aux tours qui font l'agrément des villes d'aujourd'hui) nous donna la nouvelle adresse de la soeur de JP, Mme M.

Nous étions munis de quelques numéros de la revue ufologique espagnole *Stendek*, afin de prouver que notre curiosité se limitait à l'ovni du Vénézuéla. Précaution qui se révéla indispensable, car l'ami de Mme M. (alors âgée d'environ 50 ans) mettait en doute notre bonne foi, croyant que nous appartenions à l'armée française et étions chargés de rechercher le déserteur. Enfin persuadés qu'il n'en était rien, nos hôtes sortirent la bouteille de l'amitié et de la confiance.

Voici résumé l'essentiel de la conversation: oui, JP, à son retour de Caracas, avait effectivement perdu ses papiers, avait été incarcéré, puis libéré sur la rapide intervention du Père X. Il semblait encore très troublé par sa découverte vénézuélienne. Il en entretenait souvent sa famille, qui se montrait intéressée, sans plus.

JP était-il capable de mentir, ou de faire preuve d'une imagination débordante? Selon Mme M., non. Certes, JP était quelque peu fan-

tasque, brouillon, "bringueur", mais il avait le coeur sur la main. Il aurait donné sa chemise.

Il était non moins vrai qu'il était parti pour la France, muni de la part d'héritage qui lui revenait sur la vente de la ferme après la mort de ses parents. Des nouvelles arrivaient d'Indochine, où il faisait la guerre parce qu'il était là pour ça. Il était d'ailleurs bien vu de ses chefs, bien noté. Courageux sans témérité, il est décrit comme calme, plutôt taciturne en dehors de son récit ufologique. Nous savions déjà cela par le rapport. Confirmation est apportée par sa soeur.

La glace étant rompue, Mme M. se fait plus prolixe. Le Père X vit toujours, nous dit-elle. Elle le voit même assez souvent, car il a conservé d'excellentes relations avec la famille. Nous obtenons même l'adresse du "padre": il est curé dans un petit village, à une cinquantaine de kilomètres d'O. Nous décidons d'y aller, non sans nous être donné rendez-vous pour le surlendemain, car, nous dit Mme M., son frère a téléphoné de Suisse, où il s'est installé (de crainte d'être recherché par l'armée française, ce qui n'a d'ailleurs jamais été le cas...), et doit arriver le surlendemain.

Arrivés au village, il nous est facile de trouver le siège de la paroisse, ancienne bâtisse aux rares fenêtres. A l'une d'elles apparaît une duègne peu amène, dont le premier mouvement est de repousser les intrus que nous sommes. Heureusement, le curé, qui doit connaître son dragon domestique, entr'ouvre, puis ouvre l'imposante porte cochère de son domaine. Le "sésame" a été le nom de JP. L'arrière de la bâtisse donne sur des vignes: le curé fait son vin. On en goûte. Homme moderne, il est en jeans et chemise de couleur. Volontiers hilare, le verbe haut et parfois pittoresque, il nous dit avoir bien connu JP à l'école communale, se réjouit de sa venue prochaine, et lui promet un coup de pied quelque part s'il ne lui rend pas visite. Et de nous décrire le personnage, description qui ne cadre pas exactement avec celle de la soeur: JP avait, déjà tout jeune, l'âme d'un aventurier, doublé d'un rêveur. Il avait juré de devenir riche un jour ou l'autre, ou bien de mourir dans le ruisseau. Très imaginaire, il lisait, selon le curé, tout ce qui lui tombait sous la main, et s'intéressait aux découvertes scientifiques. Mais, mauvais élève, n'en faisant qu'à sa tête, il n'était pas allé au delà du niveau correspondant, en France, au certificat d'études. Il avait fait, nous raconta le curé, une méningite

qui, curieusement, au lieu d'affaiblir ses dons intellectuels, les avait amplifiés. Affirmation qui nous laissa quelque peu sceptiques, mais il fallait tout enregistrer.

Notre hôte en concluait que JP avait fort bien pu inventer cette histoire de soucoupe volante dans le but, précisément, de monnayer par avance sa prétendue découverte. Mais, pourtant, le curé ne tenait pas JP pour quelqu'un de malhonnête, sinon il ne l'aurait pas honoré de son amitié. D'autre part, dans son métier de pâtissier-maçon, JP se montrait compétent et travailleur. Enfin, le curé lui-même n'était pas systématiquement contre les possibilités de vie extraterrestre. Il nous cita Cyrano de Bergerac, Voltaire et son *Micromégas*. Il se promettait bien, s'il rencontrait JP, de discuter avec lui de cette aventure vénézuélienne, car, chose étrange, JP, si soucieux de trouver des oreilles bienveillantes, ne semble pas avoir parlé de "sa" soucoupe au padre. Peut-être ne l'avait-il pas rencontré à son retour en Espagne.

Le sort voulut que nous ne pûmes rencontrer JP cette année-là à O. En effet, lorsque nous retournâmes au domicile de Mme M., elle nous annonça que son frère ne pouvait pas venir: souffrant beaucoup de la colonne vertébrale, il devait être hospitalisé dans un hôpital de G. Mais nous avions au moins son adresse et son numéro de téléphone.

Pour différentes raisons, nous ne pûmes nous rendre en Suisse cette année-là.

Toutefois, mon collègue téléphona plusieurs fois à JP qui, apparemment, ne désirait pas trop renouer avec son passé. Ce n'est qu'à force d'insister, et en lui assurant qu'aucune publicité ne serait faite à notre entrevue, que nous pûmes obtenir un rendez-vous, pour le mois de juillet 1977 si mes souvenirs sont bons.

Lors de notre arrivée à G., JP n'était pas à son domicile, une modeste chambre qu'il occupait au-dessus d'un restaurant espagnol. Il était encore à l'hôpital, où nous nous rendîmes. Mais il était sorti le matin-même. De retour au restaurant, je laissai un message à son intention. Enfin, le lendemain de notre arrivée, nous pûmes le rencontrer au restaurant, où il nous attendait, ponctuel, attablé devant une bière.

L'impression immédiate fut bonne: JP n'avait l'air ni d'un farfêlu, ni d'un illuminé, mais de ce qu'il était: un maçon retraité qui comptait bien finir ses jours en Suisse, où il avait le droit de résider (ce qui n'est pas facile à obtenir dans ce

pays). Malade, surtout depuis son expédition vénézuélienne, il sortait peu, sauf pour aller au cinéma. Il vivait dans un petit cercle d'amis ignorant tout de son aventure.

Il faisait vraiment une exception pour nous, en voulant bien répéter les phases de sa découverte et la suite de sa vie qui, affirma-t-il, avait été empoisonnée (ce sont ses termes) par cette histoire. Mon collègue et moi-même avons relu minutieusement le rapport. A aucun moment de son récit, JP n'oublia un détail (sauf celui de la longueur anormale des testicules de l'"extraterrestre"), ou ne tomba dans la moindre contradiction. Le ton était posé, le sourire désabusé, mais aucune rancoeur ne perçait à travers son récit. On ne l'avait pas cru, un point, c'est tout. Il nous dessina l'objet, qui ne semblait pas absolument circulaire, mais très légèrement ovale. JP s'anima un peu au récit de la "perte" du masque qui, selon lui, aurait suffi à rendre crédible son récit auprès des autorités militaires. En outre, il aurait été capable, disait-il, de localiser le site du crash sur une carte du Vénézuéla.

Passionnés par ce que nous racontait JP, nous lui demandâmes s'il serait prêt à nous servir de guide, au cas où nous pourrions monter une expédition, sans pour autant minimiser les difficultés d'une telle entreprise. Et puis l'affaire remontait à plus de 25 ans, et il était difficile d'affirmer que l'objet se trouvait encore, et dans quel état, sur les flancs du volcan. De toute façon, JP arguant de son état de santé, de sa situation financière, et surtout de son immense désir de paix, rien n'aurait pu le décider à tenter l'aventure.

Ici se termine l'enquête. Mon collègue et moi avons beaucoup discuté de la personnalité de JP. Nous n'avons pas affaire à un fou, ni, croyons-nous, à un simulateur. Son récit avait tous les accents de la vérité. L'homme ne buvait pas. Il semblait bien intégré à son milieu (quelques questions discrètes au personnel du restaurant le confirmèrent). Dominaient, dans son comportement, une grande lassitude, une certaine tristesse désabusée...

Mon collègue téléphona encore quelques fois à JP, qui lui confia même qu'il n'avait pas tout dit, parce qu'alors, il aurait vraiment passé pour fou. C'est en vain que mon collègue chercha à savoir de quoi il s'agissait. Puis le silence s'établit de part et d'autre.

En 1976, JP devait avoir dépassé la soixantaine.

## Note de la rédaction

### une bien étrange histoire...

Le récit de JP pose d'innombrables questions. Sa prétendue découverte daterait "des années 1952-53". Elle ne peut être, en tout cas, que très antérieure à la fin de la guerre d'Indochine (accords de Genève, juillet 1954). *Ce détail est intéressant, car ce n'est que deux mois plus tard, avec les affaires de Quarouble et de Bugeat (10 septembre 1954), que les premières descriptions d'ufonaves ont été publiées dans la presse française. Ces descriptions, bien que succinctes, comportaient la mention d'une taille très comparable à celle qu'indique le récit de JP.*

Quant aux autres éléments de la description du petit personnage, ils présentent (à l'exception d'un seul) une ressemblance frappante avec d'innombrables descriptions, dont pratiquement aucune n'a été publiée avant les années soixante.

Donc, si le rapport écrit est effectivement antérieur à la fin de la guerre d'Indochine, son contenu est remarquable, au moins en ce qui concerne la description du petit être: des centaines de témoignages, venant de nombreux pays, ont largement confirmé cette description, de nombreuses années plus tard. En d'autres termes, si le rapport écrit est bien antérieur à juillet 1954, on ne peut pas soupçonner JP de s'être inspiré des descriptions contenues dans d'autres témoignages: aucune n'allait être publiée avant longtemps.

Quant au détail qui fait exception, (celui qui concerne les testicules), il est sans équivalent, à ma connaissance, dans la littérature ufologique, laquelle regorge, au contraire, de descriptions de créatures apparemment asexuées.

*La situation est donc la suivante, pour ce qui concerne les caractères physiques du personnage: de nombreux détails qui (si le rapport est effectivement antérieur à l'été 1954) allaient trouver des confirmations nettes par la suite; en outre, un détail qui paraît aberrant (et que JP, curieusement, n'a pas mentionné lorsqu'il a été interrogé, il y a vingt ans).*

La carte du Vénézuéla montre que, 500 km au sud-ouest de Caracas, on se trouve aux environs du cours supérieur du fleuve Apure, et effectivement pas très loin de la Nevada de Merida, qui constitue l'extrémité nord de la Cordillère des Andes (laquelle comporte de nombreux volcans). Le site du crash, s'il existe, pourrait donc se situer sur le versant sud-est de cette chaîne de montagnes, et à peu près en son centre, dans la région du Pico Bolivar (5007 m).

Si l'histoire est vraie, il n'est probablement pas urgent, 43 ou 44 ans après JP, d'aller affronter les serpents et les moustiques qui ont fait reculer ses compagnons. D'autant moins que le "gringo" du bar ne s'est sans doute pas contenté du masque...

Si l'histoire est vraie...

J.M.

## FRANCE-UFOLOGIE

France-Ufologie (anciennement ANELDLN) est conçue pour répondre à l'attente de nombreuses personnes qui désirent faire activement de l'ufologie, mais qui, se sentant isolées, avaient du mal à passer à l'acte.

Ses activités restent: enquêtes sur le terrain (transmises à LDLN), constitution d'un catalogue d'observations (Dixufo), distribution de la revue, établissement d'un catalogue d'ouvrages ufologiques, etc.

L'association édite un bulletin, que le lecteur de LDLN peut se procurer au numéro, au prix de 25 F (port compris), ou par abonnement, au prix de 80 F (port compris) pour quatre numéros.

France-Ufologie (Patrick Renaux)

25, rue de la Solidarité

94400 Vitry-sur-Seine

tel: (16.1) 49.60.95.90; fax: (16.1) 45.21.97.88